



Fédération Nationale du Folklore Français

et sa section Européenne

Us et Costumes

Nouvelle série - N° 32 – printemps 2015

Sommaire :

- *Côté cuisine : les bougnettes de « Mamaou » – page 1*
- *Le Massif Central, côté internet - page 3*
- *Bonne lecture : Joueurs de vielles en France - page 4*
- *La coiffe de Cancale - page 5*
- *Histoire... de Bretagne - page 7*
- *Et maintenant, un peu de culture - page 9*
- *La photo au fond du tiroir – page 10*

Les BOUGNETTES de « Mamaou »

...elle appelait sa petite fille « Magnagou » (Magnac = gentil)

Elle est donc tout naturellement devenue la... Magnagou (Mamaou comme disait maladroitement sa petite fille) de toute la famille... C'est d'elle que je tiens cette recette ancestrale.



Appelez-les comme vous voudrez : oreillettes, merveilles, bougnes, bugnes, bougnettes... Dans l'Aude et l'Ariège (et certainement ailleurs également), chacun a sa recette ancestrale... Chacun garde le souvenir ému (et gourmand) de celles que sa grand-mère faisait pour la fête locale et qui, bien entendu, étaient les meilleures...

Voilà donc la recette de « Mamaou », transmise dans ma famille depuis des générations. (... les meilleures... à mon goût...)

N.B. : Ce n'est pas tant la recette qui est extraordinaire : rien d'exceptionnel dans les ingrédients... C'est la manière vigoureuse de

**travailler la pâte (comme une pâte à pain) qui est importante : il faut l'avoir vue faire...
Et puis surtout, il faut les faire pour quelqu'un... faute de quoi, si on n'y met pas beaucoup d'amour (le principal ingrédient), elles ne seront pas réussies.**

Ingrédients de base (en plus de l'amour...) :

3 citrons / 2 oranges / une pincée de sel / 8 œufs / ½ tablette de beurre de 250g / 1 kg de farine / un bloc de levure de boulanger (à l'exclusion de toute autre). + un (une) aide... car c'est une recette qu'on ne peut pas réaliser seul.

Prévoir 1 l d'huile pour la cuisson.

Et c'est tout...

Prélevez le zeste des 3 citrons et des 2 oranges.

Réduisez la levure en fine poussière.

Faites fondre (sans roussir) la ½ tablette de beurre.

Puis, dans une bassine SOLIDE, cassez les 8 œufs et battez-les en omelette.

Mélangez le tout en veillant à bien dissoudre la levure qui ne devra pas faire de boulettes.



Par la suite, n'hésitez pas à y mettre les mains (ce qui nécessitera donc de demander l'assistance de ses petits enfants, pour faire passer la farine et surtout... leur transmettre la recette...)

N.B. : Si vous préférez, vous pouvez avoir recours à un robot ménager, mais alors... n'appellez pas «ça» des Bougnettes... Inventez-leur un autre nom... (C'est un peu comme si lors d'un bal folk, vous remplaciez vielle à roue et cabrette par un synthé + guitare électrique...)

Petit à petit, incorporez la farine jusqu'à obtenir une boule de pâte homogène qui se détache du bord de la bassine.

ET C'EST MAINTENANT QUE LE TRAVAIL COMMENCE...

Il va falloir travailler cette pâte, et y incorporer le reste de farine, en la malaxant et la tapant jusqu'à ce qu'elle ne colle plus aux doigts, puis, devienne sèche.

Cela demande une constitution (et une bassine...) solides...



Il faut donc travailler la pâte, c'est-à-dire : la taper très fort... (éventuellement, jusqu'à casser la bassine...); la couper en petits morceaux, la fariner et la reconstituer ; étirer ; fariner à nouveau et remettre en boule ; malaxer vigoureusement, taper, RECOMMENCER...

Comme si vous faisiez une pâte à pain.

Terminé ? Faut voir...



On plante le doigt. S'il ressort sec, vous pouvez arrêter.

Non ??? ON RECOMMENCE !

Sur un lit de farine, on étale ; on plie ; on enfonce bien les doigts ; on coupe ; on enfarine ; on étire ; ... on recommence...

2 fois, 3 fois, autant qu'il le faudra...

ET ENFIN, APRES 1 HEURE D'EFFORTS... LA PÂTE EST SECHE

!!! LE TRAVAIL EST TERMINE... POUR LE MOMENT...

On va mettre DELICATEMENT... la pâte, roulée en boule, dans un torchon (sans serrer).

Du tranchant de la main, on y tracera le signe de croix (tradition oblige...)

On couvrira ensuite d'un pull-over en laine et on laissera reposer et gonfler la pâte environ 3 heures devant un radiateur et à l'abri des courants d'air.



Mais... CE N'EST PAS FINI

Au bout des 3 heures, la pâte a gonflé.

Le travail d'équipe peut recommencer : l'un étire pendant que l'autre se charge de la cuisson.

Prélever de petits morceaux de pâte que l'on étirera au rouleau, sur une toile cirée enfarinée.

Plus fine sera la pâte, meilleure sera la bougnette.

« Mamaou » disait que pour bien aller, il fallait « voir la cité de Carcassonne au travers »...

A défaut, il faudra voir par transparence le motif imprimé sur la toile cirée...



Ensuite, on les cuit dans une poêle à frire, dans une grande quantité d'huile (mi-hauteur), jusqu'à obtenir une belle couleur dorée.

N.B. : Comme la pâte apporte un excédent de farine, il faudra changer l'huile si elle noircit.

Les déposer ensuite délicatement dans une corbeille à linge et les sucrer aussitôt...

Pour la fête patronale, ma grand-mère y passait la journée et en remplissait deux pleines corbeilles à linge.

Même qu'une fois, une de ses petites filles a trébuché et s'est assise dedans...

Malgré tout, même les miettes étaient excellentes...

Et pourquoi faire tout ça ? La réponse se trouve en début de recette (parmi les ingrédients).

P.S. : Ah ! J'allais oublier : comme dans toute recette familiale ancestrale, à un certain moment, il faut demander aux enfants de sortir, pour « faire le secret »... Mais bien entendu, le « secret »... ben... c'est secret !

Alain AUDOUY – HORA & E.F.R.B.

(@)

LE MASSIF CENTRAL côté internet...

Nous sommes tous à la recherche d'archives nous permettant d'enrichir nos connaissances en matière d'arts et traditions populaires. Les bibliothèques nous permettent cette recherche mais il en va différemment du patrimoine oral. Quelles sont les possibilités concernant le Massif Central ?

Un premier portail s'offre à nous : « Massif Central, langues, musiques et danses traditionnelles » (<http://patrimoine-oral-massif-central.fr/>).

Ce portail est issu d'un travail collectif regroupant sept acteurs et particulièrement :

- Le centre régional des musiques traditionnelles en Limousin (<http://www.crmtl.fr/>)

- L'institut d'études occitanes du Lemosin (<http://ieo-lemosin.org/?lang=fr>)
- L'agence des musiques et territoires d'Auvergne, l'AMTA (<http://lafeuilleamta.fr/>)

Sur ce dernier site, on trouvera des musiques (partitions ou enregistrement que l'on peut télécharger), des interviews, des reportages, des vidéos (en particulier du collectage de bourrées), de l'actualité (département par département), des contacts (luthiers), des petites annonces (des accordéons et de très belles vieilles à vendre) et une foule d'informations pouvant intéresser bon nombre de groupes engagés dans le maintien des traditions du centre de la France.

Comme nous l'avons déjà signalé (Us Costumes n° 31, page 6), certains liens sont, hélas défectueux (patrimoine-oral.org) ; certaines musiques sont un peu longues à télécharger (il faut savoir être patient), mais l'ensemble de la documentation est riche et mérite le détour.

Vous souhaitez découvrir ce qu'est l'AMTA ? Rendez-vous à cette adresse :

<http://lafeuilleamta.fr/8146-2/>.

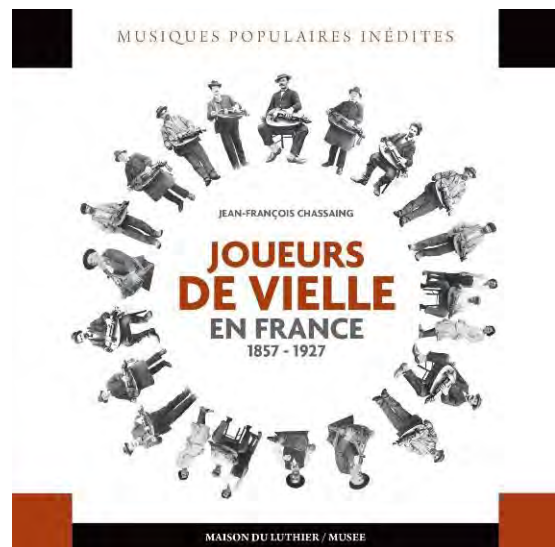
Bonne lecture

JOUEURS DE VIELLE EN FRANCE

1857-1927

d'après les ventes des luthiers Pajot Fils,
Pajot Jeune et Pimpard à Jenzat (Allier).

Peut-être le plus fantastique cahier de collecte jamais rencontré. L'ouvrage dévoile toute une partie de la France musicale avant 1914 : un paradis truffé d'artistes. Vous n'aurez jamais croisé autant de joueurs de vielle de votre vie. Grâce aux cahiers de ventes des luthiers Pajot Jeune, Pajot Fils et Pimpard à Jenzat, patiemment réunis et conservés par la Maison du luthier / Musée, vous découvrez plus de deux mille joueurs de vielle répartis en France, Auvergne, Bourgogne, Centre et Limousin. Ces musiciens effectuent pendant soixante dix ans près de 5000 achats et réparations. Le livre est une base de donnée unique ; il restitue l'originalité d'une pratique artistique difficilement imaginable aujourd'hui. À partir des données brutes comptables, Jean-François Chassaing a dressé des notices biographiques en regroupant les ventes et réparations effectuées pour chaque musicien. Le tout produit un dictionnaire des joueurs de vielle. Une partie introductive présente les documents employés et une synthèse des informations ainsi disponibles.



L'auteur, Jean-François Chassaing, docteur en ethnologie, est conservateur de la Maison du luthier / Musée à Jenzat (Allier). Il a publié « La tradition de cornemuse en Basse-Auvergne et sud Bourbonnais (1983) », « La vielle et les luthiers de Jenzat (1988) », « Le Trésor des luthiers (2013) » et de nombreux articles sur des questions inédites de l'anthropologie musicale.

Édition : Les Amis de la vielle de Jenzat – C.R.M.T. (Asso. loi de 1901).

ISBN : 978-2-9500907-4-4

LA COIFFE DE CANCALE

Bien moins connue que les coiffes de Cornouaille, du pays bigouden voire du pays vannetais, la coiffe de Cancale mérite cependant un arrêt, tant par son originalité que par son évolution peu commune. Nous poursuivons donc ici notre étude commencée dans le n° 26 d'Us et Costumes (pages 5 et suivantes).

Au début du 19^{ème} siècle, on posait sur la chevelure un « serre-tête » : c'était un bonnet retenu sous le cou par deux fines attaches nouées entre elles sous l'oreille gauche ; ce bonnet était bien appliqué sur la tête grâce à un lacet introduit dans l'ourlet du pourtour et dont les extrémités étaient nouées sur la nuque. Les cheveux pouvaient être ramassés à l'intérieur du bonnet mais, le plus souvent, bien peignés, ils étaient relevés à l'extérieur du serre-tête jusqu'au sommet du crâne où ils étaient retenus par une bande de toile. Par dessus ce bonnet était posée la grande coiffe (ou surcoiffe) : elle se composait d'un fond bien emboîtant, la « cuve », maintenu comme le bonnet par un lacet qui coulissait dans l'ourlet et se nouait sous les cheveux. Devant la « cuve », la « passe » formait une sorte de visière et se prolongeait en deux grandes ailes qui retombaient de part et d'autre du visage sur les épaules. Bonnet et surcoiffe étaient en général en tulle gaufré.

La grande préoccupation des cancalaises, au cours du 19^{ème} siècle, fut de se libérer peu à peu de cette cornette qui emprisonnait la tête, afin de mettre en valeur la chevelure. Cela se fit progressivement en relevant les ailes de la coiffe pliée en 3 et épinglée verticalement sur l'arrière du bonnet, en diminuant leur longueur et en adaptant le bonnet.

Les ailes furent donc relevées. A Cancale, on disait « brochées » ou « rebrassées ». Cependant, on avait soin de les « débroscher » ou « débrasser » pour aller communier, entrer dans l'église ou lorsque l'on était en deuil.



Cette grande coiffe, qui mesurait 20 centimètres de haut (voire plus) et 30 à 40 centimètres de large (l'envergure des ailes pouvant dépasser les 2 mètres !) fut progressivement relevée sur l'arrière de la tête. Elle était en tulle, souvent uni, mais brodé pour les coiffes de cérémonie.

Bien que les ailes pendantes aient été relevées, cette coiffe, par ses dimensions, restait très embarrassante. Vers la fin du 19^{ème} siècle, elle s'amenuisa progressivement pour faire place à la coiffe que l'on a connu jusqu'entre les deux guerres, et qui était alors appelée « grande

coiffe » : les immenses ailes qui encadraient le visage « d'une façon piquante » sous Louis Philippe sont devenues un colifichet de dentelle de même forme qu'autrefois mais beaucoup plus petit.

Alors que la coiffe diminuait, le bonnet prit de plus en plus d'importance jusque vers 1900, venant à prendre la dernière forme connue, et fut appelé progressivement « petite coiffe ». C'est ainsi que, paradoxalement, la « grande coiffe » fut plus petite en dimension que la « petite coiffe » ! Voyons plus en détail ce que cela devint.

Vers 1890, le bonnet perd son fond de calicot et ses brides. Il devient entièrement en tulle gaufré (les « tuyaux ») et se fixe aux cheveux par des épingles. La surcoiffe est en tulle tuyauté, c'est-à-dire ornée

de godrons. Des broderies ornent les deux éléments. Le godronnage (13 « tuyaux ») est réalisé sur un moule en fer monté sur un trépied.

Vers 1900 se généralise une coiffe semblable à la précédente mais le bonnet retrouve des brides se nouant sous le menton et n'est plus orné de broderies. Par la suite, les brides disparaissent à nouveau. A partir de 1900, la coiffe cancalaise montre une tendance très forte à l'amenuisement pour arriver à l'ultime forme, disparue vers 1950 : elle mesurait alors 9 centimètres et ne comprenait plus que 9 « tuyaux ».



Cette coiffe était toujours formée de 2 parties : le bonnet (ou « petite coiffe ») en tulle empesé et gaufré, avec ses brides se nouant sous le menton, et la surcoiffe appelée « grande coiffe » (même devenue minuscule) de tulle empesé avec 2 ailes repliées ornées d'entrelacets brodés et de volutes tuyautés au fer fin (« paille ») pliées en 4 boucles. Elle s'épinglait au sommet de la « petite coiffe ». En semaine, la cancalaise ne portait que le bonnet (« petite coiffe »). Le dimanche et les jours de fête, elle ajoutait la surcoiffe (« grande coiffe »).

A la fin du 18^{ème} siècle et au début du 19^{ème}, contre la pluie et pour les deuils, on utilisait une sorte de capuchon, plus ou moins important, qui formait pèlerine sur les épaules et était appelé « capot » ou « capote ». Les cancalaises se servaient parfois du capot pour aller au travail des huitres.

Jusque vers 1920, la coiffe de deuil ne se distinguait que par son absence de broderie : on l'appelait la « coiffeunie ». Par la suite, les cancalaises prirent

l'habitude de fixer sur la coiffe-bonnet un foulard de soie (ou mérinos) noire, la « fanchon », simple carré de tissu plié en diagonale. Cette « fanchon » se portait également pour la messe du matin. Si la « fanchon » laissait apparaître la naissance des « tuyaux », cela signifiait que la veuve était prête à se remarier (à l'issue de son deuil de 18 mois).

La coiffe de Cancale était portée dans les cantons de Saint-Malo, Saint-Servan, Dol, Châteauneuf, Pleine-Fougères et une partie des cantons de Tinténiac et de Combourg. Dans ces cantons, on y trouvait deux variantes : soit l'identique de celle de Cancale, soit celle de Cancale en plus petite et ayant pour surcoiffe une pièce d'étoffe en forme de conque qui rappelait une coquille d'huitre. Elle a repoussé la coiffe doloise jusqu'à Roz-sur-Couësnon, à l'est.

Porter la coiffe était presque un art et on ne se coiffait pas à sa guise. Au début du 19^{ème} siècle, avec le bonnet ou serre-tête, les cheveux étaient ramassés totalement à l'intérieur du bonnet. Par la suite, bien peignés mais jamais très longs, ils furent relevés à l'extérieur du bonnet. Avec la transformation de la coiffe, la coiffure changea. Une tradition dit que c'est le rocher de Cancale qui inspira la transformation de la coiffe...



A la fin du 19^{ème} siècle, tous les cheveux de l'arrière de la tête étaient ramenés sur le sommet du crâne ; ceux de devant étaient rejetés en arrière au dessus d'un bourrelet de faux cheveux et retenus par deux peignes d'écaille. Ceux de derrière étaient noués en deux tresses partant derrière chaque oreilles et descendant vers la nuque au dessus de laquelle on les croisait pour les faire remonter côte à côte jusqu'au sommet du crâne où ils s'enroulaient en un petit chignon disparaissant sous le bonnet.



Vers 1940, alors que, comme nous venons de le voir, la coiffe avait sensiblement diminué en taille, elle ne recouvrait qu'une petite surface de la chevelure autour du chignon, laissant visible le rouleau autour du front et les nattes sur les côtés et derrière la tête.

Prendre la coiffe était un grand événement. C'était vers l'âge de 14 ans que la fillette prenait la coiffe, devenant « demoiselle ». Pour cet événement, on choisissait un grand jour de fête, souvent le jour de Pâques.

Bibliographie :

Cahiers de la vie à Cancale n°3 (bulletin annuel de l'Association des Amis des Bisquines et du Vieux Cancale): très intéressant article de monsieur Pichot-Louvet

Henri François Buffet : *En haute-Bretagne. Coutumes et traditions d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord galloises et du Morbihan gallo au XIX^e siècle* - Librairie Celtique, Paris, 1954

Yann Guesdon : *Costumes de Bretagne* – Editions Palantines 2009

Bernard Belouet
Cercle celtique Breiz hor Bro

*_*_*_*_*_*_*_*_*_*

HISTOIRE... DE BRETAGNE

L'histoire de nos provinces est un des thèmes abordés lors du passage du Certificat de compétences (ex-niveau 2) mis en place par le Collectif. Pour les Bretons, et/ou pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire régionale, vient de sortir « Connaissance de la Bretagne des origines à nos jours », superbe travail dû à Olivier CAILLEBOT et Jean-Jacques MONNIER.

Il s'agit d'un coffret de 2 DVD, soit environ 5 heures de vidéo en 22 séquences, disponible en version française et bretonne, retraçant, sous forme d'entretien, l'histoire riche et tourmentée du « Vieux Pays ».

L'ensemble est disponible chez Skol Vreizh (<http://www.skolreizh.com/>) au prix de 20 €.

Mieux : en vous rendant sur le site de la région Bretagne : (http://www.bretagne.bzh/jcms/TF071112_5063/fr/histoire)

vous pourrez visionner, gratuitement, ce travail extraordinaire.

Nous n'attendons plus qu'une chose : qu'une même production soit réalisée pour l'ensemble de nos provinces.



ET MAINTENANT, UN PEU DE CULTURE !!!

Cela ne figure pas dans les manuels d'histoire. Pour ceux qui cherchent à se cultiver un peu plus...



Le saviez-vous ?

En ces temps-là, les maisons avaient des toits de paille, parfois même la maison n'était qu'un toit. C'était le seul endroit où les animaux pouvaient se tenir au chaud. C'est donc là que vivaient les chats et les petits animaux (souris et autres bestioles nuisibles, dans le toit. Lorsqu'il pleuvait, celui-ci devenait glissant et il arrivait que les

animaux glissent hors de la paille et tombent du toit. D'où l'expression anglaise : « It's raining cats and dogs » (il pleut des chats et des chiens).

Pour la même raison, aucun obstacle n'empêchait les objets et les bestioles de tomber dans la maison. C'était un vrai problème dans les chambres à coucher où les bestioles et déjections de toute sorte s'entendaient à gâter la literie. C'est pourquoi on finit

par munir les lits de grands piliers afin de tendre par-dessus une toile qui offrait un semblant de protection. Ainsi est né l'usage du ciel de lit ; bien évidemment, les plus pauvres devaient s'en passer...



A cette époque, on cuisinait dans un grand chaudron perpétuellement au-dessus du feu. Chaque jour, on allumait celui-ci, et l'on ajoutait des ingrédients au contenu du chaudron. On mangeait le plus souvent des légumes, et peu de viande. On mangeait ce pot-au-feu le soir



et on laissait les restes dans le chaudron. Celui-ci refroidissait pendant la nuit et le cycle recommençait le lendemain. De la sorte, certains ingrédients restaient un bon bout de temps dans le chaudron...



Les plus fortunés pouvaient s'offrir des assiettes en étain. Mais les aliments à haut taux d'acidité avaient pour effet de faire migrer des particules de plomb dans la nourriture, ce qui menait souvent à un empoisonnement par le plomb (saturnisme) et il n'était pas rare qu'on en meure. C'était surtout fréquent avec les tomates, ce qui explique que celles-ci aient été considérées pendant près de 400 ans comme toxiques.

Le pain était divisé selon le statut social. Les ouvriers en recevaient le fond carbonisé, la famille mangeait la mie et les hôtes recevaient la croûte supérieure, bien croquante.

Pour boire la bière ou le whisky, on utilisait des gobelets en plomb. Cette combinaison mettait fréquemment les buveurs dans le coma pendant plusieurs jours. Et quand un ivrogne était trouvé dans la rue, il n'était pas rare qu'on





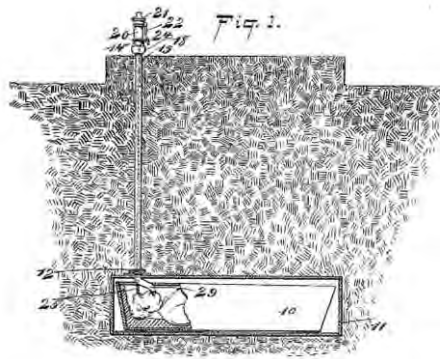
Veillée mortuaire, eau-forte originale, 21x29cm au TC
 Armand Queyroy (1830-1893)
 Epreuve sans la Lettre. N.S.D. Epreuves annotées & signées marge b.d.
 Collection particulière - I.M.

entreprene sa toilette funèbre. Il restait ainsi plusieurs jours sur la table de la cuisine, où la famille s'assemblait pour boire un coup en attendant que l'olibrius revienne à la conscience : d'où l'habitude de la veillée mortuaire.

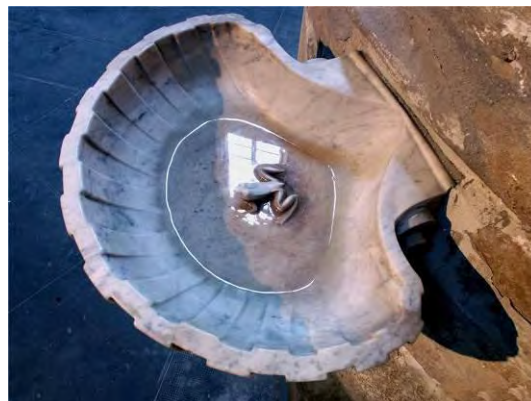
La Grande-Bretagne est en fait petite et à cette époque, la population ne trouvait plus de place pour enterrer ses morts ; du coup, on déterra des cercueils et on les vida de leurs ossements qui furent stockés dans des bâtiments ad hoc afin de pouvoir réutiliser les tombes. Mais lorsqu'on entreprit de

rouvrir ces cercueils, on s'aperçut que 4% d'entre eux portaient des traces de griffures dans le fond, ce qui signifiait qu'on avait enterre là quelqu'un de vivant !...

Dès lors, on prit l'habitude d'enrouler une cordelette au poignet du défunt, reliée à une clochette à la surface du cimetière ; et l'on posta quelqu'un toute la nuit dans les cimetières avec mission de prêter l'oreille. C'est ainsi que naquit l'expression « sauvé par la clochette ».



C'est une grenouille en marbre sculptée sur un bénitier à l'entrée de la collégiale Saint-Paul-Serge de Narbonne (la "granouïo de Narbouno") qui est à l'origine de l'expression imagée « grenouille de bénitier ».



Qui a donc dit que l'histoire était ennuyeuse ?

(merci à Alain KAIRO de nous avoir communiqué ce texte ; si vous êtes curieux de ces anecdotes, nous vous recommandons la lecture de « Entrons chez nos ancêtres » de Jean-Louis BEAUCARNOT - grand spécialiste en généalogie - paru aux éditions Jean-Claude Lattès en 2010)

La photo au fond du tiroir...

(Sous cette rubrique, nous souhaitons que chacune et chacun d'entre vous recherchent, dans les vieilles archives familiales souvent au fond d'un tiroir, des clichés de famille montrant nos parents, grands parents ou autres en situation traditionnelle - costume, activités, fête familiale, conscription,... - et en fasse profiter la communauté folklorique ; n'hésitez pas à transmettre vos découvertes au secrétariat de la FNFF avec un minimum d'informations : date approximative, lieu, terroir, circonstances, ... D'avance, merci de votre participation)

Pour comprendre, un peu de généalogie bretonne...



Emilie Désirée Françoise RICHEUX (à gauche), née le 27 avril 1841 à Saint-Père-Marc-en-Poulet (35), est la fille de Jean Baptiste RICHEUX et de Françoise Michelle CO(A)TARMACH. Elle porte le costume de Châteauneuf-d'Ille-et-Vilaine (et d'un certain nombre de villes de la rive droite de la Rance), sur cette photo que l'on peut dater de 1873 (son fils, Francis BAUDOUIN a alors environ 2 ans). Bien sûr, ce cliché accuse le poids des ans, mais on distingue nettement une robe longue aux manches serrées, le tablier, sans doute sorti de l'armoire pour la circonstance (on distingue nettement la marque des plis), un châle à franges mi-long et enfin la grande coiffe des dimanches et jours de fêtes (on allait chez le photographe !) avec le nœud sur le côté gauche. Les cheveux sont coiffés à l'ancienne, avec la raie médiane. L'enfant, bien que garçon, porte la robe des bébés.

Elle était la sœur puinée de François Edouard RICHEUX (Saint-Père 1839 – Châteauneuf 1864) qui, marié à Marie Françoise BRIAND, eut une fille (à droite) :

Emilie Marie Françoise RICHEUX (1864 – 1957), mon arrière grand-mère. Sur cette seconde photo, prise vers 1883, juste avant son mariage, elle a abandonné le costume traditionnel au profit de la mode bourgeoise, de la ville : robe de ville serrée avec col et jabot de dentelles, dentelles que l'on retrouve aux manches. Quant à la coiffure, les cheveux ont été coupés !

En 10 ans, entre la tante et la nièce, on constate la disparition du costume traditionnel et le glissement vers la mode de la ville, quasi uniforme quelles que soient les origines.

Bernard BELOUET

